

WZ4018NJ

Daniel Gagnon

Number 30, Fall 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15281ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, D. (1986). WZ4018NJ. *Moebius*, (30), 101–105.

DANIEL GAGNON

WZ4018NJ

Nous avons notre numéro: WZ4018NJ.

Nous venons d'on ne sait où.

On nous a placés le long de la voie dans un terrain vague sous une pluie de bruine dans un village du Canada où tout semble abandonné.

Nous parlons, mais nos paroles ne portent pas.

Nous ne savons rien, à peine nos noms; et nos sourires sont figés.

On nous a dit qu'il y avait un train.

Un train qui nous emmènerait on ne sait où, mais un train avec des lettres et des chiffres.

Les nuages accumulés en bandes étranges passent si vite dans le ciel, on ne sait s'ils s'en vont où s'ils s'en viennent.

Au loin, la musique du vent.

Nous attendons. Nous sommes trois. Comme une famille, mais nous ne savons pas quels liens de parenté nous unissent. Nous sommes regroupés pour la circonstance, par le destin sûrement, est-ce depuis toujours, est-ce pour toujours, nous aimerions peut-être le croire pour nous donner des raisons de nous parler et de nous rapprocher.

Le train doit survenir à 10h27 sur la voie.

Nous sommes au poste tous les trois, ces deux êtres et moi.

Nous avons notre numéro: WZ4018NJ.

Nous savons cela. C'est tout ce que nous savons.

Elle arrive, la grande libellule sur ses roues, une locomotive magique, jaune, barrée de grandes barbes bleues, masquée comme une déesse africaine, élégante, sévère et majestueuse, mugissant dans le champ comme une bête surréelle.

Elle stoppe. Les portes s'ouvrent et nous montons, accueillis par deux petits singes en uniforme.

Nous donnons notre numéro.

Avons-nous gagné le ciel?

On nous installe dans une cabine luxueuse, sans mot dire.

Une cabine! Nous n'espérions pas une cabine.

On nous demande si nous sommes ensemble, si nous formons un groupe.

Nous ne nous en souvenons plus.

La cabine! Ils nous placent dans le ciel ensemble. Sommes-nous parents? Cet homme en face de moi est-il mon mari? cet autre, mon fils ou mon père? et moi, leur mère ou leur fille?

Les singes sont gais.

Le train nous emporte un moment le long des rives d'un grand lac, et les nuages, au loin là-bas, suivent le convoi comme à une procession. Des plaines vertes, des champs rouillés aux grands foinés séchés, des bois décharnés, des fleurs en graines, des quenouilles debout le long de la voie ferrée, des confréries de bouleaux, des terrains déserts défilent par les hublots comme un adieu au monde.

Des poteaux de téléphone renchaussés de terre sont plantés dans les marais, sur des buttes, et on dirait de petits calvaires.

Nous lisons Morrisburg sur une gare esseulée et le village est aussitôt rejeté derrière nous. Des vaches, des usines, des rochers, des fermes, des rouillères de voitures dans la boue noire de petits chemins, de vieux instruments aratoires abandonnés. Nous passons des traverses à toute vitesse, des routes et des petites maisons propres, des clôtures de perche, des derrières de villages et de villes, les coulisses du monde.

Dans le train, il fait bon. Les wagons font un bruit de tam-tam en tanguant et en roulant sur les rails.

Les singes sont gais.

Jusqu'au moment où on découvre que nous n'avons pas le bon numéro.

Ce n'est pas la bonne cabine, ce n'est pas le bon train. Y avait-il seulement un train pour nous?

Vous allez descendre à la prochaine gare, nous dit-on, retournez dans le monde, vous n'avez pas le bon numéro!

C'est pourtant le numéro que nous avons, celui qu'on nous a donné, ne pouvons-nous pas nous aussi prendre ce train?

Le train s'arrête et on nous laisse là, sur le remblai, sur le gravier, devant une gare désertée. Le convoi s'envole et n'est plus qu'un rêve.

Nous nous regardons. Nous ne nous connaissons pas plus.

Le numéro WZ4018NJ n'est pas un numéro gagnant.

Nous avons ce numéro, notre amnésie, ce voyage de nulle part et ce faux train en commun.

Un grand vent fait voler les feuilles en oiseaux. C'est un vent de finale et des nuages blasés en côtoient d'autres affolés. Le ciel se frotte sur les collines arides aux arbres nus et défeuillés.

Il y a du gel dans l'ombre des bois, de vieilles souches têtues, une maison abandonnée, des buissons en barbelés, des pommiers dépouillés, quelques sapins et épinettes éparpillés.

Sur les poteaux télégraphiques, nous regardons avec admiration des affiches de trains luxueux voyageant dans des contrées en été au bord des lacs, semblant filer dans des montagnes solennelles sur des ponts aériens et suivre les nuages vers les plus hautes cimes de la Terre.

Nous vivons dans la peur et la crainte.

WZ4018NJ, comment pourrions-nous changer ce numéro?

Si j'étais une religieuse et eux des frères, si j'étais banquière et eux mercenaires, si j'étais putain et eux assassins, si j'étais chanteuse et eux comédiens? Si nous étions du XIII^{ème} siècle? Si nous étions Babylo-niens? Si nous étions des chats, des coqs, des dragons ou des rats?

WZ4018NJ, comment comprendre ce code? Il faudrait demander à un alchimiste, ou à Dieu lui-même.

Que faire? Prier peut-être.

Demander pardon d'avoir un mauvais numéro. Nous excuser de fautes que nous aurions commises, mais dont nous ne nous souvenons pas. De fautes que d'autres auraient commises à notre place.

Nous excuser d'être là, comme des veaux, à attendre.

Les deux êtres me regardent. Sommes-nous parents?

En voyant leurs yeux, je crois me souvenir de quelque chose, je ne sais plus si c'est bien ou mal.

Leurs yeux dans leur visage me rappellent un sentiment mêlé de crainte et de plaisir.

Leur regard s'attarde sur moi. Qu'ai-je?

Ce sont des êtres humains, nous sommes des humains tous les trois, je me souviens, je reconnais la forme.

Qu'ont-ils? Qu'ai-je? Sommes-nous pareils?

Ils reluquent ma poitrine, j'ai des mamelles pleines, je suis une femme, ils ont un sexe extérieur, moi c'est tout par en-dedans, ils sont des hommes. Je prends mon sein gauche et inconsciemment je le leur présente.

Ils avancent sur moi.

Je recule, que veulent-ils, je ne veux pas.

Ils tendent les mains.

Je ne veux pas tout de suite.

Le Noir prend ma poitrine. Le Blanc caresse ma taille, mon bassin.

Moi, je touche à leurs bras, à leurs cuisses fermes.

Sommes-nous parents? Nous avons le même numéro. Nous sourions.

L'humanité entière a-t-elle un seul numéro, ce seul numéro WZ4018NJ?

Un train vient à l'horizon, son numéro affiché sur la locomotive n'est pas le nôtre: SAINTS82. Nous agitions nos mains, il passe tout droit, les êtres à bord semblent sévères et ne répondent pas à nos saluts.

Le Noir passe derrière moi et appuie sa bouche sur ma nuque.

Le Blanc me presse contre lui.

Je suis prise en sandwich et mon coeur bat d'émotion.

Le pays refléurit, ce me semble, je vois des pommes aux pommiers et des feuilles aux arbres, des lacs et des ruisseaux dans les terres, des cultures et des animaux dans les champs, des familles dans les maisons.

Au couchant, un puissant phare à l'horizon balaie la voie et une grande locomotive toute blanche, princesse haute sur jambes et gracieuse comme un chevreuil,

s'arrête en face de la gare désaffectée et tinte doucement de sa cloche, nous appelant. Une brume odoriférante sort du ventre de l'engin et nous enveloppe d'une bonne chaleur.

Sous les mots «toujours jamais», le numéro du train est : WZ4018NJ en lettres de feu.

C'est notre numéro.

Les portes du wagon s'ouvrent et deux démons nous accueillent.

Nous hésitons, mais les diables nous emportent tous les trois dans leurs bras, sans défaire notre relation, sans briser notre intimité, sans nous séparer.

Et le train démarre en douceur, comme un grand insecte ailé, vole vers le lac, plonge vers le centre de la Terre et nous emmène dans la nuit, dans les ténèbres éternelles, vers des banquets interdits, où mon Blanc et mon Noir, mon mari et mon amour, me font, sans déranger, l'amour.